

Éclatement du social et multidimensionnalité de l'être-ensemble

Break-up of the Social and Multidimensionality of the Being-Together

La fragmentación de lo social y la multidimensionalidad del ser-juntos

Gilbert Renaud

Number 20 (60), Fall 1988

Des recompositions du social éclaté

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1034106ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1034106ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (print)

2369-6400 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Renaud, G. (1988). Éclatement du social et multidimensionnalité de l'être-ensemble. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (20), 11–22.
<https://doi.org/10.7202/1034106ar>

Article abstract

Establishing as a first step that the break-up of the social has to be understood as a notion and not as a concept, this article analyses the current reconstruction of the social, putting it under the figure of an always active Prometheus who achieves the technocratic structuring of the social. Moreover, this process completes the saturation that brings the social to a point of break-up by implosion. The technocratic shape gets carried away and Prometheus gets exhausted by the task. This exhaustion allows, however, Dionysos to make his presence felt more on the social scene, provoking thus a break-up of the social by explosion.

Éclatement du social et multidimensionnalité de l'être-ensemble

G. Renaud

Mais, pour être fécond, le T'ai Ki (le Grand Commencement) doit se sacrifier en se dédoublant, car « à partir de ce qui est parfait, rien ne devient ». Le monde ne nous révèle que le jeu des deux forces polaires, le mâle et la femelle, le plus et le moins, leurs épousailles et les dix mille êtres qui en sont les fruits.

Pour transmettre cette connaissance il n'est d'autre véhicule que l'énigme, expression paradoxale qui rassemble en elle-même les opposés ou, par son absurdité apparente, oblige l'esprit à interrompre son discours linéaire, fait refluer le courant mental et le contraint à traverser des couches plus profondes, plus proches de ce centre indicible où les contraires célèbrent leurs noces éternelles.

Étienne Perrot, « Préface », Yi King. Le livre des transformations, Paris, Librairie de Médicis, 1973, xi, xiii.

À force de livrer « l'éclatement du social » au travail de l'analyse conceptuelle, on risque de le vider de sa signification originelle, surtout si l'on entend en tirer un concept rigoureux à joindre à l'arsenal des outils théoriques capables d'encadrer et d'endiguer l'exubérance de la vie collective. À cet égard, bien des discours savants auront été produits pour tenter de préciser les contours de

cet éclatement avec le souci de lui donner quelque cohérence surplombante et de réintroduire ainsi une logique d'unité menacée par la perspective d'hétérogénéité mise au jour par l'éclatement du social. À terme, la conclusion s'impose alors d'elle-même : l'éclatement du social est un concept inadéquat et ses adeptes sont de joyeux fustistes !

C'est ainsi que l'éclatement du social est souvent ausculté, trituré, disséqué par plusieurs sociologues, qui lui ravissent toute sa puissance évocatrice d'une société moderne tendue, à l'instar de tout être-ensemble, entre des logiques contradictoires. Somme toute, devant le malaise identifié, on aura tôt fait d'administrer la médecine efficace qui enraie les symptômes sans que

12

soit réaménagé l'équilibre énergétique du « malade ». Après avoir interrogé et ébranlé le milieu tranquille des certitudes sociologiques, l'éclatement du social risque d'être, par conséquent, renvoyé au banc des modes turbulentes et passagères. La preuve aura été faite de son inadéquation. L'éclatement du social n'est pas un concept fructueux et les « sociologues du social » peuvent se rassurer quant à la légitimité de leur entreprise.

Pour le dire franchement, on aura bien raison de ranger l'éclatement du social dans la cohorte des concepts qui ne résistent pas à la théorie. Et, ce faisant, on pourra toujours se replier paisiblement dans ses vieilles assurances : le monde va toujours ainsi que l'on a décrété qu'il devait aller. Plus d'éclatement, mais l'unité retrouvée. L'« éclatement » ne s'étant pas avéré à la hauteur de la rigueur conceptuelle, on se réjouira du fait que le social continue de déployer son oeuvre bien-faisante avec, bien entendu, une complexité accrue, qu'une meilleure conceptualisation théorique permettra de mieux explorer...

Tout cela, cependant, pourrait se fonder sur une méprise intellectuelle. Car l'éclatement du social relève essentiellement de l'attitude notionnelle qui, ainsi que l'écrit Michel Maffesoli (1985 : 63), s'oppose au concept.

En effet, précise-t-il, « le concept unifie, il simplifie, il réduit, mais la vie, elle, est éclatée, elle déborde de partout les carcans que l'on tente de lui imposer, d'où peut-être l'intérêt de la *notion* qui (...) exprime le désir et le souci intellectuel sans pour autant contraindre ou passer à côté, elle ne fait que lier en pointillé ce qui est déjà en morceaux ».

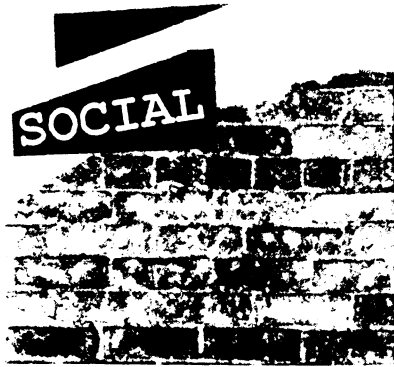
Tandis que le concept rigoureux semble se rattacher davantage à cet univers sociologique qui met l'accent « sur la construction, la critique, le mécanisme et la raison », l'attitude notionnelle insiste plutôt « sur la nature, le sentiment, l'organique et l'imagination ». Elle est le propre du « renifleur social attentif à l'instituant, au souterrain » (Maffesoli, 1985 : 16-17). En fait, et pour le dire brièvement, le concept renvoie au « chercheur *apollinien* qui conforte et améliore ce qui a été trouvé » tandis que la notion appartient au « chercheur *dionysien* qui ouvre de nouvelles pistes de recherches » (p. 35).

À bien des égards, l'éclatement du social, tel qu'il s'est d'abord imposé, participe précisément de ce souci de la notion, dont la mollesse permet une attention accrue aux divers courants et phénomènes qui ne manquent pas d'imprégner la vie collective. L'éclatement du social semble ainsi s'inscrire dans cette « sociologie compréhensive qui décrit le vécu pour ce qu'il est, se contentant de discerner ainsi les visées des différents acteurs concernés » (Maffesoli, 1985 : 18). Tandis que le concept découle de la préoccupation d'une rigueur théorique distante et surplombante, la notion prend place à côté de l'intuition guidant le chercheur qui entend se situer du dedans de ce qu'il décrit. On l'aura compris, ce qui s'oppose fondamentalement à travers

cette distinction entre concept et notion, ce sont des attitudes de recherche renvoyant à deux manières différentes de circonscrire un objet d'étude. Certes, l'une et l'autre se complètent, car « gérer le savoir établi et sentir ce qui est en train de naître ne sont après tout que les deux pôles de la tension qui constitue l'harmonie conflictuelle de toute connaissance ! » (Maffesoli, 1985 : 29). Mais il semble bien difficile de ramener dans l'orbite du concept ce qui se situe d'abord et avant tout dans le champ de l'attitude notionnelle. Se servir de la notion en se positionnant dans la perspective explicative et positiviste, c'est la vider de son contenu et chercher à lui faire dire ce qu'elle n'a jamais voulu signifier.

Tel semble bien être le premier malentendu qui entoure le débat sur l'éclatement du social. Dans sa fluidité même, celui-ci cherche davantage à suggérer, pointer, donner à penser l'hétérogénéité qui continue de marquer la vie de l'être-ensemble, envers et contre tout le fantasme réducteur qui a accompagné la structuration du social dans la modernité. Rien ne sert alors de chercher à lui donner une rigidité conceptuelle, parce qu'il épouse plutôt la déambulation de celui qui veut être attentif à ce qui déborde des cadres théoriques surplombants. C'est ainsi que doit d'abord, semble-t-il, s'entendre l'éclatement du social, qui n'a pas tant voulu signifier la mort du social (ou la fin de l'État providence) que souligner la fin des illusions mobilisatrices qui ont accompagné le développement de ce social, en pointant l'hétérogénéité à laquelle se bute la rationalisation technocratique comme projet de gestion de l'être-ensemble. Et en le ramenant uniquement et à tort dans le giron du « social-étatique », on peut aisément montrer que, loin d'éclater, le social sem-

ble prendre un nouvel envol en se recomposant.



Prométhée toujours actif : la recomposition du social

L'éclatement du social a peut-être été trop associé à la seule crise financière de l'État providence qui, ainsi que chacun le sait, a forcé le réaménagement des politiques sociales. Ce réaménagement a pris diverses tournures qui, toutes, avaient comme principal objectif de « dégraisser » l'État pour redonner plus d'initiative à la société civile. C'est dans cette perspective que prirent place, entre autres, coupures budgétaires, rationalisation accrue des services, décentralisation, désinstitutionnalisation, privatisation, appel aux initiatives communautaires et revalorisation du bénévolat. Déjà perceptible au début des années soixante-dix, ce processus s'est largement accentué au début des années quatre-vingt lorsqu'il est devenu encore plus évident que l'État providence ne pourrait plus absorber la croissance des coûts liés à l'explosion des problèmes sociaux, au centre desquels le chômage prenait une ampleur démesurée. Dans ce contexte, l'éclatement du social semble avoir trouvé plusieurs adeptes qui se sont servis de l'expression pour désigner la menace d'une fin du social, voire de sa mort, que semblaient augurer la montée du néo-

conservatisme et le déclin « inéluctable » de l'État providence.

Depuis la tempête, cependant, le vent s'est calmé. Et à ce chapitre, le social donne l'impression de s'être refait une beauté, ce qui amène à parler d'une recomposition prenant appui notamment sur les initiatives diverses qui émergent de la société civile et qui cherchent à obtenir une plus grande reconnaissance institutionnelle de leur contribution à la production du social. Tout serait bien qui finirait bien : le social sortirait victorieux des attaques de ses détracteurs et les sociologues du social pourraient se repencher sur leur objet en reprenant leur débat sur l'orientation et la structuration de ce social traversé par différents rapports et intérêts dont on sait qu'il est le produit. À vrai dire, il n'y a là rien d'étonnant, tout simplement parce que la crise de l'État providence n'entame pas fondamentalement la domination technocratique. Vu sous cet angle, le social nous renvoie toujours au poids d'une technocratie qui cherche à s'appropriier encore et toujours l'ensemble du travail qu'une société fait sur elle-même en l'ordonnant selon ses propres schèmes. L'éclatement ne peut être perceptible à l'intérieur de ce processus, phénomène de modulation constante de l'emprise technocratique sur le fonctionnement social.

Pour le dire brièvement, la technocratie ne s'est pas évanouie avec l'ébranlement de l'État providence, et l'éclatement du social n'a jamais signifié la disparition de la technocratie. Par conséquent, le social, dès lors qu'on entend chercher les repères de son éclatement dans sa gestion, ne peut nous renvoyer qu'une image de recomposition. Plus qu'à son éclatement, on semble même assister à l'accroissement des processus de rationa-

lisation. À moins de nier le poids d'une centralité dominante au sein de nos sociétés et de ne lire le social qu'en termes de jeux stratégiques et de rapports de force entre différents acteurs, on est obligé de reconnaître que les multiples réorganisations du champ social sont marquées par l'empreinte d'un processus technocratique qui, à bien des égards, semble être en voie d'achever son travail. Qu'on se souvienne simplement des propos d'Alain Touraine (1974 : 59) sur « la vision technocratique, dont la notion centrale est celle d'organisation. Le succès de ce mot est révélateur. Il se définit par l'identification de son sens actif et de son sens passif : une organisation est à la fois un organisme et une entreprise, une volonté et un équilibre. Et son symbole est l'ordinateur, qui répond à des objectifs, utilise des programmes, fait apparaître la structure d'un ensemble. L'unité du système est une unité concrète, celle du fonctionnement. La société doit être à l'image d'une grande entreprise, gérée comme la General Motors, décentralisée, sensible aux changements de la demande ». On n'a pas encore fait la preuve de la fin de ce régime !

On se méprend donc sur les effets de la crise de l'État providence en associant les réorganisations auxquelles elle donne lieu au libre jeu des acteurs sociaux, sans en référer à la domination technocratique qui continue à exercer son emprise sur le social. J'ai déjà montré ailleurs (Renaud, 1984 : 132-137) combien les divers réaménagements de l'État québécois, notamment en matière de décentralisation, participent pleinement de ce que Pierre Rosanvallon (1976 : 10-11) a défini comme l'autogestion, entendue dans son sens technocratique. Celle-ci, souligne-t-il, « est définie comme un modèle

de gestion décentralisée des entreprises qui prend acte de la faille des schémas d'organisation centralisés et hiérarchiques. Elle se présente comme une sorte de contrepoids à la rationalité technocratique des grands systèmes. C'est la démocratisation du management, la version « socialiste » de la direction participative par objectifs (DPO). Dans le même langage, la planification démocratique est réduite à la mise en oeuvre de techniques efficaces de marketing et de rationalisation des choix budgétaires (RCB) ». En fait, « l'État technocratique » semble procéder à un « aggiornamento » constant et il épouse, dans les modalités de sa gestion du social, les caractéristiques que l'on retrouve dans les organisations hypermodernes dont l'emprise dominatrice s'exerce à travers des méthodes nouvelles, fort différentes de celles qui prévalaient dans le capitalisme classique (Pagès et autres, 1979). La société doit être gérée comme IBM !

La confusion doit être levée : les transformations à l'oeuvre dans le champ social relèvent certes de la crise de l'État providence et elles sont bien traversées par l'action de groupes sociaux (la « société civile ») travaillant à la redéfinition et à la recomposition des rapports entre l'État et cette société civile. Mais ce processus ne s'exerce pas moins

dans le cadre d'un projet de réagencement rationnel du monde propice au plein épanouissement du « social technocratique ». Dans le brassage auquel on procède, dans les réorganisations qui se succèdent, un même schème prévaut : le fantasme d'une réorganisation rationnelle du monde à laquelle on pourrait accéder par la mise en place d'une technologie sociale adéquate et efficace, que la recherche scientifique pourrait d'ailleurs contribuer à raffiner davantage.

Il semble bien en fait que, dans les méandres de la gestion de l'être-ensemble, Prométhée reste toujours actif. Le rêve démiurgique de fabriquer rationnellement le social ne s'est pas estompé, pas plus que ne s'est évaporé le projet de réagencement rationnel du monde. À cet égard, il apparaît que la modernité poursuit notamment sa trajectoire grâce à la « révolution technologique » qui est en train de s'accomplir. Envahissante, la technique déploie sans cesse sa toute-puissance et nourrit la légitimité technocratique qui, ainsi que l'a montré Michel Miranda (1986 : 90-94), entraîne une secondarisation toujours plus grande de l'éthique au profit d'un ordre de la *tekhnê* imposant la règle de l'efficacité et de l'utilité.

Dans leur étude sur l'histoire du symbolisme des techniques, Christian Miquel et Guy Ménard (1988 : 344) rappellent fort à propos que « l'univers symbolique des techniques modernes conserve (...) à maints égards les structures et le caractère prométhéens du monde qui s'est mis en place avec l'émergence de la Révolution industrielle. Ce sont bien toujours les machines — et singulièrement celles qui permettent d'accroître la productivité et de rationaliser le monde — qui servent de « modèles exemplaires » à

l'ensemble des techniques (...) Le savant et le technicien y jouent toujours le rôle de figures emblématiques dominantes (...) Les formes et les figures sont nouvelles — et pourtant, c'est bien toujours du même univers prométhéen qu'il s'agit ». Le modèle « technique » conserve son hégémonie, matérialisant en quelque sorte le rêve imaginaire — si cher à l'Occident — d'une raison réorganisatrice du monde. Et c'est ce modèle technique qui, de programmes en projets, de législations en réglementations, de perspectives de planification en techniques d'intervention, guide la recomposition du secteur social. Gestionnaires et techniciens semblent en constituer les figures emblématiques et ils s'épaulent mutuellement pour élaborer cette technologie sociale qui devrait enfin assurer l'emprise de la raison organisatrice de l'être-ensemble.

Ce qui se poursuit ainsi, c'est la trajectoire de soumission à l'ordre instrumental de la technique qui semble bel et bien constituer encore le moyen privilégié de rationalisation des sociétés. L'ingénierie sociale n'est pas morte, elle se module différemment au gré des crises et des soubresauts qu'elle rencontre dans sa structuration. Plutôt que d'éclatement, il s'agit de la recherche de l'accomplissement de la puissance technicienne. Et il semble, selon Guy Ménard (1987 : 55-56), que « la puissance ainsi déployée devient de plus en plus *elle-même* l'objectif et la fin, le but de toute technique. Celle-ci tend désormais moins à réaliser son projet original de réagencement rationnel du monde (...) qu'à réaliser sa propre *effectuation* — i.e. à réaliser cette *puissance* qu'elle recèle (...) La technique moderne devient ainsi l'expression d'une *sur-rationalité* qui, imposant la forme spécifique de la raison techni-

cienne comme fin ultime (en lieu et place de toute autre finalité éthique), s'impose elle-même comme *valeur* suprême, ultime, absolue. La technique *doit* désormais être implantée, favorisée, développée *parce qu'elle est là*, inéluctablement ». Le règne technocratique atteint son point culminant, opérant l'autonomisation toujours plus poussée de la technique dispensatrice d'un ordre social rationnel.

En se ruant sur l'éclatement du social, on a trop vite oublié la prégnance de ce projet technocratique qui continue de constituer la matrice fondamentale à partir de laquelle le social se réorganise. Loin d'être terminée, la gestion technocratique consolide en ce sens son hégémonie. Cela ne va bien sûr pas sans conflits, cela n'advient pas sans heurts, mais la technocratisation n'en marque pas moins le développement du secteur social. Des techniques de gestion aux techniques d'intervention, en passant par l'apport de la « recherche scientifique », c'est à la consolidation d'une ingénierie sociale de plus en plus gloutonne que l'on assiste. Et, dans ce processus, l'État providence aura beau donner naissance à une nouvelle forme étatique (le Welfare Mix, par exemple), celle-ci n'en sera pas moins traversée par le rêve de l'organisation technocratique de l'être-ensemble. Le désir de programmer le social n'est pas mort, parce que la technocratie n'a pas abandonné la société à elle-même...

Plus que jamais, semble-t-il d'ailleurs, le social est envahi par la surtechnicisation. Gestionnaires et techniciens du social sont aussi avides les uns que les autres de programmation efficace et de techniques adéquates. Les modes se succèdent à un rythme trépidant. Sitôt lancée, une technique devient désuète et l'on se

rue alors sur la nouvelle technique du jour. À cet effet, Miquel et Ménard (1988 : 345) notent que « l'objet technique ne suscite plus de mythes collectifs mais tout au plus, quand une innovation surgit, quelque grand-messe ponctuelle, éphémère. Les mythologies techniciennes actuelles (...) se secrètent continuellement à partir d'une profusion mobile et changeante d'objets ponctuels. À peine ont-elles le temps de s'esquisser autour de l'un d'entre eux (...) qu'elles s'étiolent et se rabattent sur un nouvel objet (...) un moment resacralisé, avant d'être laissé pour compte, abandonné au profit d'un nouveau venu ». La même boulimie traverse le secteur social qui, de modes en modes, est tenté d'ingurgiter sans fin de nouvelles techniques de gestion et d'intervention. La révolution technologique accentue le processus de révolution permanente, le changement devient continu, et l'on s'esquinte à mesurer les transformations apparentes qui viennent brouiller la permanence d'une technostucture soucieuse d'arraisonner l'être-ensemble et de poursuivre son appropriation de tout le travail qu'une société fait sur elle-même. En définitive, l'achèvement du social et sa rationalisation restent à l'ordre du jour, et se confirme ainsi ce « paradoxe d'une statique qui se pare des couleurs du mouvement » (Maffesoli, 1979 : 171). « Plus ça change, plus c'est pareil », et le social reste bien sous l'emprise de Prométhée, même si celui-ci donne aussi des signes d'épuisement.



Prométhée épuisé : la crise du social

15

La recomposition s'opère donc toujours conformément au schème de la rationalisation de l'existence. L'ébranlement de l'État providence donne bel et bien lieu à de multiples réaménagements à l'intérieur desquels on découvre, entre autres, les vertus des organismes communautaires, dont on souhaite même consolider (et planifier ?) le développement. L'éclatement du social n'aurait donc pas eu lieu. Au contraire, tout grouillerait d'innovations et il conviendrait que l'analyse sociologique abandonne ses « postulats idéologiques » pour se centrer davantage sur la réalité... La scientificité y gagnerait, et par la même voie... la technocratisation. Car occulter ainsi le processus vivace d'arraisonnement ne peut que conforter la vision idéologique moderne d'une société transparente où ne subsisterait plus que le libre jeu d'acteurs engagés dans une dynamique de transformation constante devant conduire à l'achèvement du social. On échappe difficilement à l'idéologie !

Mais si Prométhée reste bien la divinité centrale de cette agitation technocratique, il n'en donne pas moins des signes d'épuisement qui constituent les indices d'une crise et d'un effritement du social. Le XX^e siècle s'achève sur

16

un rictus. La modernité qui y a mené se porte mal, plusieurs ne cessent de le répéter¹ : elle vacille sur ses fondements et traverse une crise profonde d'où jaillirait d'ailleurs la post-modernité. Le social éclate ici par saturation implosive...

Indifférence, cynisme, apathie, ludisme, narcissisme, autant de qualificatifs qui entendent caractériser les temps présents et qui cherchent inlassablement à cerner cette lassitude blasée d'où les croyances s'en sont allées... On n'entrera pas ici dans le débat (peut-être stérile) sur l'attitude qui prévaudrait à l'heure actuelle ; on se contentera plutôt de retenir que ces caractéristiques sont l'indice d'un désenchantement qui, à bien des égards, atteint lui aussi une sorte de point culminant. Les illusions se dissipent et les mythes fondateurs de la modernité épuisent leurs ressorts de mobilisation. Le désengagement politique prime et la froideur envahit le social, tandis que l'individu semble s'accrocher désespérément à l'entretien exclusif de son moi livré à diverses expertises.

Le constat n'est guère réjouissant et plusieurs le contestent en lui opposant tout ce travail (public et privé) qui s'évertue à produire du social. Mais rien ne sert, à vrai dire, de comptabiliser ainsi cette énergie, car rien n'empêche qu'elle se déploie simultanément à cette tendance à l'érosion gé-

néralisée des valeurs qui ont sous-tendu la structuration du social. On aura beau nier le poids du désenchantement en le rangeant dans les « vues de l'esprit » qui entravent les progrès de la démocratie ou qui obstruent encore le discours scientifique, rien n'y fera : les mythes modernes au centre desquels le Progrès a joué un rôle si actif ne parviennent plus à entretenir les énergies libératrices qu'ils ont initialement engendrées. Que cela plaise ou non, le constat s'impose de cette crise de la modernité (et du social qui lui correspond), saturée d'une techno-structure qui en épure les fondements au point de provoquer un renversement des intentions initiales.

On assiste au déclin des croyances qui ont donné naissance à l'ère moderne et qui ont accompagné son développement. Alors qu'il devait conduire l'humanité au bonheur parfait, le Progrès se vide ainsi de sa puissance mobilisatrice pour susciter davantage l'indifférence à l'égard de ce qui, désormais, apparaît comme une stricte problématique de gestion sociale relevant d'experts de toute sorte dont les débats ne font que consacrer la réduction du social à sa stricte dimension technique. Et c'est pourquoi, de recomposition en recomposition, de réformes en réformes, de commissions d'enquête en commissions d'enquête, le social ne suscite plus de véritable émoi ni de vifs débats quant à son orientation, la discussion se limitant de plus en plus au cercle des spécialistes. En quelque sorte, on n'attend plus du social que ce qu'il est : une gestion efficace des problèmes sociaux. La légitimité du gestionnaire a remplacé celle du politique et l'enthousiasme s'est éteint en l'absence d'idéal éthique. En fait, l'autonomisation de la technique a fini par évacuer si bien l'éthique

du politique qu'elle impose maintenant son hégémonie symbolique (voir à ce sujet Miquel et Ménard, 1988, et Ménard, 1987). Et il en découle une instrumentalisation du politique, qui se désenchante, alors que, de son côté, la scène politique devient terne à en mourir... Comme l'a bien saisi Michel Miranda, « tout se passe comme si nos sociétés se laissaient de moins en moins émouvoir par la personnalité même des hommes de parti, de moins en moins bercer par les idéaux de ces derniers, et préféreraient l'image plus rassurante et moins sacralisée du gestionnaire »².

L'« apogée » de la légitimité technocratique semble ainsi épuiser les ressorts du social en le vidant de son sens transcendantal. Le social se refroidit alors et implose sous l'effet du vide auquel le conduit l'achèvement du processus de rationalisation de l'existence. Analysant la crise de l'État providence, Pierre Rosanvalon (1981 : 31) avait bien remarqué que, « paradoxalement, cette crise n'est pas explosive, la société reste "froide" ». Froide, parce que, l'éthique ayant été engloutie dans la technique, le sens s'est évanoui. Dès lors, le Progrès social ne rassemble plus les masses dans la marche d'une Histoire qui tourne en rond, parce qu'entre autres, il y a « *crise des représentations de l'avenir*. L'avenir ne peut plus être pensé comme poursuite d'une tendance, accomplissement d'un mouvement, développement d'un progrès cumulatif, réalisation d'une promesse première. Il est frappant à cet égard de constater que le doute sur l'État providence est lié à une sorte de panne de l'imagination sociale » (p. 35). En fait, il y a crise par saturation du processus technocratique aboutissant à l'implosion du social.

On comprend mieux que ceux qui n'ont pas encore été gagnés

par l'indifférence éprouvent par ailleurs un malaise et une méfiance à l'égard du progrès social et de sa forme démocratique constituée par l'État providence. Le projet, au départ gonflé à chaud de bonnes intentions, s'est transformé en un univers technobureaucratique dont les constants calculs rationnels déforment au bout du compte la solidarité sur laquelle il se fondait³. Celle-ci se perd dans le tréfonds d'une logique froide, calculatrice et rationnelle qui, avivant sa puissance technicienne, aboutit à l'irrationnel bureaucratique. Comment alors poursuivre cette oeuvre grandiose, qui étouffe dans des perspectives technocratiques où ne subsiste aucun vestige du désir d'être ensemble ?

En fait, l'éclatement du social advient par saturation d'une forme qui implose tout simplement parce que la vie ne s'y retrouve plus. Ainsi que l'écrit Alain Médam, tel semble être aujourd'hui le poids de nos formes d'existence. Celles-ci « entrent en scène à nouveau dans le champ de nos préoccupations décisives. Nous avons oublié leur existence tout un temps, nous les avons négligées, et aujourd'hui (...) il nous faut les considérer derechef et d'autant plus gravement, crucialement, qu'à la fois elles nous étouffent et nous échappent. Elles nous tiennent de plus en plus cruellement et nous-mêmes, nous ne les tenons plus en main. Elles nous comprennent — elles nous compriment tous ensemble quoi que nous voulions et passions — et nous ne parvenons plus à comprendre ce qui ainsi nous comprend et nous cerne. Nous sommes dépassés, en somme : débordés de tous côtés, submergés de tous bords. Qu'est-ce que la métropole tentaculaire, sinon l'une de ces formes qui nous tient, nous lie à elle, sans que nous ne puissions plus

la tenir, la maîtriser, l'aménager pour y aménager nos existences ? Qu'est-ce que la pollution, sinon un autre de ces vastes objets dont nous ne réussissons plus à faire le tour et au milieu duquel nous tournons ? Qu'est-ce que le terrorisme encore ? Ou la prolifération des menaces nucléaires ? » (Médam, 1988b : 104 ; à propos des formes, voir Médam, 1988a). Et l'on pourrait ajouter : qu'est-ce que l'État providence, sinon une forme issue de notre culture et dictant ses impératifs de gestion rationnelle sans que nous nous reconnaissons dans ses résultats ? Qu'est-ce que le Progrès sinon une forme qui nous maîtrise au point de nous engloutir ? Qu'est-ce que le social sinon une forme technicienne qui ne cherche plus que l'effectuation de sa puissance et qui nous a oubliés en cours de route ? La forme a échappé à notre emprise et elle nous tient à mort, sans que l'on sache exactement comment s'en débarrasser...

La forme, en excluant la vie, a épuisé son sens et, dans les dédales du social, on ne retrouve plus principalement que des experts préoccupés d'agencer et de rationaliser l'ensemble. Les bruits différents y sont de moins en moins entendus, l'appareil se complaisant de plus en plus dans les registres dominants de l'accroissement de sa puissance. La gestion technicienne devient le seul discours possible dans une organisation rationalisante qui ne cherche plus que l'effectuation de sa propre efficacité à créer du social. La forme technocratique se déploie en s'imposant comme seule forme possible.

Analysant les rapports entre technique, éthique et action sociale, Daniel Cérézuelle arrive en quelque sorte au même constat d'une action sociale qui doit se conformer de plus en plus à l'uto-

pie d'une gestion technicienne. En vertu de son autonomisation croissante, la technique qui se développe impose sa propre logique à l'action sociale et semble échapper par le fait même à l'emprise que l'on pourrait souhaiter exercer. En effet, « la technique moderne, rappelle Cérézuelle (1987 : 36), n'est pas seulement un instrument dont on peut se servir comme on veut pour modifier l'état des choses. Progressant en subtilité comme en puissance, elle retentit sur l'ordre humain et le modifie indépendamment des raisons et des intentions particulières qui ont présidé à sa mise en oeuvre ».

La forme technocratique s'est hégémonisée, elle s'est autonomisée, elle s'échappe à toute emprise et s'impose plutôt comme seule trajectoire possible. Des sciences de la gestion aux techniques d'intervention, le social achève sa formation technocratique. De la programmation à la prévention, en passant par l'arsenal de la planification, le social déploie sa froide rationalité, jubilant de sa puissance qui agrandit sans cesse son rayon d'action. Le discours dominant tend à se réduire toujours davantage au souci d'une efficacité productive qui appelle aujourd'hui la recomposition du social. En fait, le système propre à la forme technocratique n'accepte plus que les problèmes soient posés autrement que sous l'angle de leur gestion technicienne. La légitimité du discours et de la recherche scientifiques tend à se fonder sur le même schème, qui les oriente vers la contribution à la gestion des problèmes sociaux. Le reste, comme par exemple la contemplation compréhensive du monde, est renvoyé à la « poésie », tandis que l'éthique devient affaire de « philosophie sociale »... La forme technocratique fonctionne à pleine saturation, li-

18

vrant le social à son éclatement par implosion, c'est-à-dire à son fonctionnement sur lui-même, en lui-même et pour lui-même, qui n'émeut plus guère, dès lors qu'il devient aussi clair qu'il ne constitue plus qu'un ensemble de techniques vidées de leur « substantifique moelle ».

Le social ne peut alors que se désenchanter aux yeux de nos contemporains, car il se sature pour ne plus constituer qu'un champ de gestion technicienne accroissant sans cesse les frontières de son emprise. Somme toute, il épouse les contours du système symbolique de la technique, ainsi que nous l'avons déjà signalé, ne recherche que l'effectuation de sa propre puissance. La crise du social et son éclatement ne relèvent donc pas de sa recomposition entraînée par un trop-plein technocratique qui vise à compléter la « rationalisation de la production du social » ; ils découlent plutôt du vide que cet achèvement crée sans cesse à travers l'effectuation de sa puissance rationnelle. Or cette « recherche de la puissance pour la puissance, tout enracinée qu'elle soit dans un projet de réagencement rationnel du monde, n'en représente pas moins un renversement de la raison, au point que celle-ci, poussant son projet à la limite, en vient à se muer en son contraire, c'est-à-dire en irrationnel désir de puissance pour la

puissance. Ainsi, loin d'être une « preuve de rationalité », l'essor de la techno-science actuelle serait bien plutôt le signe d'une démesure de la raison — d'une apothéose de l'*hubris* » (Miquel et Ménard, 1988 : 347).

Les experts en gestion sociale auront toujours la tâche d'analyser les incohérences, de déceler les forces en action et de proposer des réformes. En dehors de leur cercle, il apparaîtra que l'effectuation de la puissance aboutit à la confirmation de l'emprise technicienne sur le social et confine à l'irrationnel bureaucratique. Une lassitude désenchantée se capillarise ainsi au sein de l'univers moderne. Elle renvoie à l'épuisement du mythe prométhéen qu'ont signalé Miquel et Ménard. En effet, font remarquer ceux-ci, « l'univers symbolique de la technique moderne, s'il demeure bien prométhéen, a donc, en changeant de centre de gravité, fait basculer le mythe lui-même, en reléguant à l'arrière-scène son aspect conquérant, héroïque, et en accentuant son aspect tragique d'épuisement et de dévoration » (1988 : 345).

C'est à partir de cette image que l'on peut comprendre l'éclatement du social, dont la recomposition manifeste le poids d'une forme saturée de technocratisation. Se produit alors une implosion par effet de vide. En fait, l'ingénierie se raffinant, le social tend à devenir une mécanique sans âme qui, à l'instar de Prométhée enchaîné dont le foie se régénère au rythme de sa dévoration, opère par recomposition dévoratrice. C'est bien parce que Prométhée est épuisé que le social implose sous l'effet d'un désenchantement à l'égard d'une puissance rationnelle qui se renverse en son contraire. Tel est le poids de nos formes d'existence qui s'autonomisent au point de nous imposer leur raison d'être.

Mais l'histoire n'est jamais achevée. L'épuisement de Prométhée permet à Dionysos de s'avancer plus hardiment sur la scène et de faire davantage sentir sa présence au sein de l'être-ensemble. La guerre des dieux se poursuit et leurs batailles perpétuelles entretiennent la relativisation des valeurs dont ils sont porteurs. La saturation produit aussi l'éclatement du social par explosion...



Dionysos en scène : la multidimensionalité du social

« Si la forme nous échappe, ne convient-il pas de s'en échapper ? Si elle nous menace de son existence, ne pourrait-on pas y recréer notre existence ? » Dans son épuisement même, Prométhée, n'en pouvant plus de gérer l'alchimie qu'il a instaurée, permet en quelque sorte aux brèches de s'élargir et de peser sur la forme pour y rétablir une tension vitale. Car telles sont, semble-t-il, les formes : « constituées de deux énergies antagonistes dont l'une ne s'actualise qu'en potentialisant son contraire » (Miranda, 1986 : 14). De son côté, Alain Médam (1988b : 106) les décrit comme « des totalités tensionnelles (...) polarisées par des sollicitations opposées ». En équilibre précaire, la forme n'est que le lieu d'un croisement d'axes multiples de tensions contradictoires qui

risquent de l'écarter au point de la faire éclater.

Et dans la série d'axes constitutifs des formes que scrute Alain Médam (passage cité), le premier se polarise entre le vertige et le plan, qui se tourmentent mutuellement dans la recherche de leur point d'équilibre. Dans le jeu de cette tension, « l'excès de vertige en appelle aux impératifs du plan mais le surcroît de plan, par l'affirmation de ses ordres, en appelle lui-même au retour du vertige refoulé » : potentialisation actualisée des contraires qui surgit au sein de l'univers technocratique, fondée sur la symbolique technicienne d'une puissance constamment réalisée. Et il semble que cette potentialisation ne conduit pas seulement à l'irrationalité, elle-même « signe d'une revanche de la vie qui excède toute tentative de rationalisation » (Miquel et Ménard, 1988 : 348) ; elle se manifesterait également dans l'émergence d'une sorte d'appropriation dionysiaque de la technique, qui la détourne de sa fonction prométhéenne. En effet, se demandent Miquel et Ménard après avoir signalé les multiples voies de résurgence de l'irrational, « serait-ce qu'en déplaçant son centre de gravité, en évinçant Prométhée conquérant au profit d'un Prométhée qui, tragiquement déchiré, n'en poursuit pas moins son entreprise, le système symbolique dans lequel nous vivons laisserait finalement resurgir avec plus de force encore la *part d'ombre* de Dionysos ? » (p. 348).

Au sein de la forme, le vertige est double, comme l'a d'ailleurs bien établi Alain Médam : « il marque cet instant où le sol ne tient plus, où la forme est comme attirée, aspirée au fin-fond d'elle-même et jusqu'au tréfonds de ses désordres cachés, de ses violences souterraines, de ses dislocations anomiques, de ses putré-

factions intestines, de ses abîmes secrets. (...) Il renvoie à la présence de la mort au sein de la vie (...) Mais cette mort est une vie. Si elle est entropique, elle est aussi néguentropique : elle est l'agitation de ce qui se prépare, de ce qui vient, de ce qui pousse. Elle est cette effervescence créatrice, cette turbulence enfiévrée qui tout à coup, un jour, se révèle et emporte tout et remet tout en question » (1988b : 106-107).

Les contraires potentialisés, c'est le renversement de la raison qui, dans son ambiguïté, renvoie d'une part au délire destructeur, d'autre part au désir créateur d'être-ensemble. Et tous ces détours réflexifs sur la forme et la technique, toutes ces références empruntées à d'autres, auront servi à poser qu'au sein même de l'univers technocratique dont on peut faire ressortir l'engence mortifère se dégage un irrépressible vouloir-vivre. Analysé sous cet angle, l'éclatement apparaît comme une implosion et une explosion du social, qui se produisent dans le mouvement de son effectuation, si recomposée soit-elle. Il cerne le processus de l'épuisement prométhéen et la régénérescence dionysiaque du social ; il désigne le désenchantement et le réenchante-

ment. Ainsi en va-t-il de l'air du temps, tout imprégné par l'oeuvre de Dionysos. En effet, si l'on ne croit plus aux valeurs prométhéennes de la modernité, c'est pour en activer d'autres que plusieurs associent précisément au dieu grec de la démesure. On n'entrera pas ici dans l'analyse exhaustive des conduites « irrationnelles » qui « vident » l'ère actuelle de son sens prométhéen pour la remplir de charge dionysiaque. On se contentera plutôt d'évoquer, comme Miquel et Ménard (1988 : 348), la « vogue de l'astrologie, de la parapsycholo-

gie, des sciences occultes, des « sectes » de tout acabit ; (la) popularité de tous ces phénomènes qui offrent une voie de communication autre que celle de la raison ; (l')actualité d'un néo-romantisme antirationnel qui a longtemps inspiré bien des mouvements de contestation (...), le mouvement hippie, l'écologisme, mais également des phénomènes à première vue plus inquiétants où semble resurgir un irrationnel de type fasciste », bref, toutes ces alternatives qui pullulent et donnent lieu à tant d'effervescence agrégative. Par bien des aspects, ces conduites antirationnelles sont fondatrices de tribus⁴ reliées par la prévalence d'une sensibilité affective qui accepte de se livrer au jeu de la passion pour retrouver le sentier de l'être-ensemble.

À l'intérieur des perspectives qui sont les siennes, Alberto Melucci rendait également compte de ce processus de décomposition d'une culture politique en perte de vitesse par manque de soutien et d'adhésion. S'intéressant plus particulièrement aux mouvements sociaux qui s'organisent dans une société qui abandonne ses repères institutionnels, il souligne que, « plutôt que de mouvements, on devrait parler d'espaces de rassemblement (espaces d'agrégation) : il existe entre les jeunes, les femmes, dans le champ de l'écologie et de la contre-culture, un réseau « diffus » de groupes, de points de rencontre, de circuits de solidarité qui diffèrent profondément de l'image de l'acteur collectif organisé politiquement (...) Nous nous trouvons plutôt en face d'une transformation du *modèle* organisationnel, d'un changement de la *forme* d'agrégation ou de rassemblement de l'acteur collectif. (...) la solidarité du groupe n'est pas séparable de la recherche personnelle, des besoins affectifs

et de communication des membres, dans leur existence quotidienne » (1983 : 14-15). Il semble donc bien que l'on assiste à une transformation des mouvements sociaux par « épuisement rationnel ». Et l'on aura beau vouloir rapatrier Narcisse dans l'unique camp du vide, le souci ludique de soi renvoie aussi, paradoxalement, au désir d'une communion affective qui se manifeste au sein de la floraison de réseaux alternatifs. Gamme de collectifs où se nourrit le souci passionnel de former communauté ; conduites individuelles dont l'ampleur traduit la perdurance d'une autre manière d'être ensemble ; pratiques quotidiennes qui manifestent une organicité toujours active : voilà autant de signes constituant les indices d'une sensibilité à fleur de peau qui capillarise la révolte romantique du XIX^e siècle à l'égard du rationalisme triomphant et contribue à faire éclater le social.

L'éclatement du social acquiert ainsi une nouvelle signification, puisqu'il entend traduire l'explosion consécutive de l'accomplissement social. En définitive, il renvoie à la reconnaissance du fait que la tendance à la rationalisation croissante (le « social » au sens strict) s'accompagne d'une tendance non moins active à l'actualisation de son contraire (que certains nomment « socialité »), qu'il veut contribuer

à mettre au jour. Il vient indiquer « le sens d'un irréductible inachèvement inscrit dans la nature même du social » (Miranda, 1986 : 122) par monstration de l'organicité qui tarade encore et toujours l'être-ensemble. Somme toute, il désigne l'hétérogénéité qui structure l'être-ensemble envers et contre tout accomplissement de l'homogénéisation sociale ; il manifeste l'altérité encore et toujours constitutive d'un lien social où elle se retrouve en équilibre conflictuel avec l'identité. Au bout du compte, l'éclatement du social circonscrit l'invariance qui perdure malgré tout ce que la modernité avait cru révolutionner.

Et cet éclatement devient perceptible à l'intérieur même du « social technocratique » qui, de diverses manières, est traversé par l'impossibilité de l'achèvement. En effet, ayant repéré des indices d'une utilisation des techniques qui en « pervertit » la portée rationalisatrice pour les orienter davantage vers la création d'espaces de « cristallisations du désir » où se tisse l'être-ensemble, Guy Ménard (1987 : 62) fait le pari « que l'on peut repérer d'aussi saisissants (exemples) du côté des « travailleurs du social » et de leurs propres pratiques transgressives qui, s'opposant à l'ordre froid et rationnel de la technique, la réinvestissent comme objet de leur propre désir ». À l'instar des usagers des services, les travailleurs sociaux, contaminés par l'éclatement, pourraient ainsi mésuser de leurs techniques d'intervention pour en faire le moyen d'une fin autre que celle à laquelle elles étaient destinées... De son côté, Daniel Cérézuelle (1987 : 43), après avoir montré les contradictions croissantes qui accompagnent la technicisation de l'action sociale, souligne que l'on « assiste à un retour du discours sur l'éthique ».

On peut y voir également l'indice d'un épuisement qui amène à s'interroger sur l'altérité et à explorer de nouvelles possibilités de « travailler le social ».

En fait, pour peu que l'on soit attentif à la parole des travailleurs sociaux, on remarquera, comme Jean Lavoué (1986 : 2), que ceux-ci « n'adhèrent pas vraiment, au fond, de manière privilégiée et spontanée, à l'enjeu qui serait d'intégrer le travail social à l'effort national en vue d'une rationalité économique et sociale toujours plus grande ». On pourra, dès lors, constater qu'au projet de rationalisation des conduites s'adjoint une dynamique de l'échange qui sait faire place à la générosité, à l'altruisme et à l'entraide : autant d'attitudes qu'une analyse par trop surplombante méconnaît, tout en leur niant toute emprise dans le jeu social ; autant de menus gestes qui colorent le travail social mais trouvent difficilement à s'exprimer dans un discours qui ne sait reconnaître dans la relation sociale qu'un rapport d'intérêt. Dans les mailles du système social, le don trouve son chemin, faisant éclater l'unidimensionnalité de rapports sociaux qui ne peuvent se réduire à leur caractère contractuel et utilitaire. En fait, s'il en est ainsi, c'est parce que le travail social, tout imprégné qu'il soit de l'imaginaire de la modernité, ne peut échapper au tissage « avec autrui de liens qui ne peuvent être que multiples » (Miranda, 1986 : 130). L'éclatement du social, c'est finalement la reconnaissance de l'échange symbolique qui, ainsi que plusieurs l'ont déjà établi, continue de façonner le travail social en modulant, au point de les renverser parfois, ses perspectives rationalisatrices. À terme, l'éclatement vient donc simplement signifier la multidimensionalité explosive du social que l'on ne par-

viendra jamais à unidimensionnaliser.

On peut maintenant mieux saisir que la forme n'est que tension contradictoire et que, placée dans les perspectives analytiques qu'elle inaugure, la notion d'éclatement du social livre toute « la richesse de sa mollesse ». Mais on remarquera aussi que, s'il en va de la sorte, la recherche du point d'équilibre dessine un trajet continu qui, partant de l'un des pôles, va vers l'autre. Et c'est pourquoi leur opposition « ne saurait être réduite à un dialogue de sourds. Les valeurs et la dynamique de l'un contaminent les valeurs et la dynamique de l'autre (Miranda, 1986 : 180). L'éclatement du social est produit par cette contamination constante qui rend impossible l'achèvement rationnel de l'être-ensemble, tout comme elle bloque la seule affirmation d'une « socialité » qui mènerait au vertige chaotique. Continuelle contamination des contraires donc, qui rend impossible l'achèvement de l'un de ces contraires. En cela, l'éclatement du social permet d'échapper aux visions catastrophistes. Ainsi, à propos de sa recomposition, le social renvoie aussi, comme on l'a vu, au travail de cette contamination qui oeuvre au détournement de la rationalisation, en même temps que la recomposition cherche l'achèvement de cette même rationalisation. Cela donne d'ailleurs lieu à des discours différents qui, chacun, rendent compte de l'un de ces aspects. Rien ne sert alors de chercher à proclamer lequel dit le seul vrai, l'un et l'autre mettent au jour un aspect différencié d'un processus où la tension contradictoire permet à l'ensemble de se maintenir.

Au bout du compte, il apparaît que l'éclatement du social a, en un sens, toujours existé ; seule varie sa manifestation, qui se mo-

dule au gré des forces en travail au sein de la forme. Le sentiment de nouveauté qui l'accompagne tient uniquement à sa redécouverte contemporaine.

On touche ici aux rives du discours et l'on doit bien admettre que la vision d'un éclatement du social est davantage portée par ceux qui, cherchant à rompre avec l'unidimensionnalisation, ont d'abord tourné leur regard vers les résidus délaissés par la pensée positiviste pour y déceler les indices d'un inachèvement et d'un réenchèvement du social. Et c'est pourquoi ces derniers ont inauguré la voie contemporaine d'une intelligence sociologique qui, à la manière de Pierre Sansot (1986), renoue avec le sensible et l'émotion pour rendre compte de leur rôle dans la création de l'organicité sociale. C'est ainsi que l'éclatement du social a pu sembler être davantage le fait de « trouble-fête marginaux » qu'il conviendrait, selon certains, de ramener aux principes de l'ordre sociologique. Cependant, si l'on délaissait le terrain des luttes politiques pour l'hégémonie, on pourrait se rendre compte que l'éclatement transparait dans la multitude de « oui, mais... » qui retentissent dans les conversations des sociologues. Tandis que l'un « soutient sa thèse », l'autre répond « oui, mais... », éclairant ainsi parfois le jeu du contraire et les limites du propos... Continuuel débat ouvert dont se nourrit la connaissance ; nécessaire débat d'une communauté intellectuelle qui, à l'image du social dont elle veut rendre compte, ne peut qu'être elle-même éclatée entre de multiples acteurs qui renvoient à la multidimensionnalité de ce social. C'est pour cela que les « oui, mais... » doivent être saisis pour ce qu'ils sont. Jusqu'à maintenant, ils semblent davantage avoir été orientés par le souci d'un achève-

ment théorique et scientifique qui allait permettre de tout englober et expliquer ; or il conviendrait mieux de comprendre qu'ils sont la manifestation d'un jeu ouvert de relativisation au sein d'une communauté intellectuelle reflétant ainsi sa concordance avec la multidimensionnalité de l'être-ensemble⁵.

L'éclatement du social, c'est tout cela. Mais il ne s'agit vraiment que d'une notion utile aux penseurs qui refusent d'accéder à la rigidité du concept que devrait forger toute démarche « scientifique ». En fait, au terme de cette analyse, il pourra même apparaître plus clairement que l'éclatement du social participe bel et bien de cette « attitude notionnelle (qui) prend acte de l'hétérogénéité, donne sur un même objet des éclairages divers, indique qu'il est à la fois ceci et cela » (Maffesoli, 1985 : 51). D'ailleurs, il pourrait difficilement en être autrement, dès lors que la notion d'éclatement du social n'a d'autre ambition que celle de contribuer à « donner à penser » le monde tel qu'il est.

Gilbert Renaud
École de service social
Université de Montréal

Notes

¹ Lors d'une récente conférence prononcée à l'École polytechnique de l'Université de Montréal, Alain Touraine, que l'on associe plus facilement à la sociologie des mouvements sociaux, en faisait lui aussi le constat, soulignant l'éclatement de la société moderne, consécutif notamment au déchaînement de la raison (voir le compte rendu de cette conférence dans *Forum*, Université de Montréal, vol. 23, no 9, 31 octobre 1988).

² Miranda, 1986 : 91. Une telle tendance découle du fait que « la légitimité du pouvoir paraît moins se nourrir d'un ordre transcendantal et tend de plus en plus à ne reposer que sur un ordre de la *tekhné*, c'est-à-dire sur l'art de gouverner » (p. 26). Ainsi s'achève le processus de technocratisation...

³ M. Miranda a bien analysé et montré l'indissociabilité de la bureaucratisation et de l'imaginaire politique moderne. Il a souligné, entre autres, que « la bureaucratisation s'affirme comme mal nécessaire de la transparence car elle exprime tout le volontarisme du politique à forger un lien social contractuel et égalitaire. (...) La bureaucratisation ne doit pas être comprise comme une perversion du politique, elle est partie intégrante de son imaginaire » (Miranda, 1986 : 101).

⁴ Voir Maffesoli, 1988. À partir d'un tout autre angle d'analyse, Barel (1984) souligne également le regain du tribalisme.

⁵ Marc-Henry Soulet (1987) fait bien ressortir la recomposition en cours au sein de ce groupe dans une société post-sociale. Après avoir cerné la genèse, les malaises et la décomposition de la figure de l'*Aufklärer*, il montre les rôles différents qui semblent actuellement émerger. Ces rôles succèdent à une saturation des perspectives incarnées par l'intellectuel moderne et ils illustrent un processus d'éclatement qui permet la prise en compte d'aspects différenciés de la société québécoise. Ne serait-ce pas là l'indice d'une concordance plus

grande qui s'amorce à travers la multiplicité des rôles et des discours intellectuels ?

Bibliographie

BAREL, Yves. 1984. *La Société du vide*. Paris, Seuil.

CÉRÉZUELLE, D. 1987. « Éthique, technique, action sociale », *Les Cahiers de la recherche sur le travail social*, Université de Caen, no 12.

LAVOUÉ, J. 1986. « Du "sens" des pratiques d'intervention et de changement chez les travailleurs sociaux », *Les Cahiers de la recherche sur le travail social*, Université de Caen, no 11.

MAFFESOLI, M. 1979. *La Violence totalitaire*. Paris, PUF, 1979.

MAFFESOLI, M. 1984. *Le Temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*. Paris, Méridiens Klincksieck.

MAFFESOLI, M. 1985. *La Connaissance ordinaire*. Paris, Librairie des Méridiens.

MÉDAM, A. 1988 a. *Le Tourment des formes*. Montréal, Hurtubise HMH.

MÉDAM, A. 1988 b. « La vie de nos formes d'existence », dans G. Ménard (dir.). *Aspects du sacré, formes de l'imaginaire*. « Cahier du RIER », no 5, « Cahiers du FRISQ », no 2, UQAM, automne.

MELUCCI, A. 1983. « Mouvements sociaux, mouvements post-politiques », *Revue internationale d'action communautaire*, 10/50, automne.

MÉNARD, G. 1987. « Technique, éthique et travail social », *Les Cahiers de la recherche sur le travail social*, Université de Caen, no 12.

MIQUEL, C. et G. MÉNARD. 1988. *Les Ruses de la technique*. Montréal, Borel, Paris, Méridiens Klincksieck.

MIRANDA, M. 1986. *La Société incertaine. Pour un imaginaire social contemporain*. Paris, Librairie des Méridiens.

PAGÈS, M. et autres. 1979. *L'Emprise de l'organisation*. Paris, PUF.

RENAUD, G. 1984. *À l'ombre du rationalisme. La société québécoise : de sa dépendance à sa quotidienneté*. Montréal, Éditions Saint-Martin.

ROSANVALLON, P. 1976. *L'Âge de l'auto-gestion*. Paris, Seuil.

ROSANVALLON, P. 1981. *La Crise de l'État-providence*. Paris, Seuil.

SANSOT, Pierre. 1986. *Les Formes sensibles de la vie sociale*. Paris, PUF.

SOULET, Marc-Henry. 1987. *Le Silence des intellectuels. Radioscopie de l'intellectuel québécois*. Montréal, Éditions Saint-Martin.

TOURAINÉ, A. 1974. *Pour la sociologie*. Paris, Seuil, 1974.